

MYTHO



FRÉDÉRIQUE VERVOORT

MYTHO

FRÉDÉRIQUE VERVOORT

UPblisher.com



TABLE DES MATIÈRES

Extraits de :

ARACHNÉ..... 4

CEDIPE..... 12

PANDORA.....90

ARACHNÉ

Cette fois, ils se sont contentés de le battre avec une sorte de filin d'acier, très souple, coupant comme un rasoir. Il saigne abondamment mais les entailles sont relativement peu profondes. Il a connu pire. L'imagination des bourreaux est étonnante. C'est le seul domaine où ils peuvent faire preuve d'une quelconque créativité. Stavros, surtout, a une tête de dernier de la classe, le genre de grosse face ahurie aux paupières tombantes qui a dû faire de lui la risée des gamins, jadis. Avec sa carrure de minotaure, déjà il faisait peur, sans doute. Cent kilos de graisse et de muscles animés par un obtus désir de vengeance, cela fait réfléchir.

Yannis calcule qu'il a, selon toute probabilité, une journée de répit. Peut-être deux. Les hommes se reposent. Ils profitent, près de la plage, d'une espèce de baraquement où ils boivent de l'ouzo et du vin résiné. Des fois, ils amènent des filles, Yannis les entend hurler pendant qu'ils s'amuse, mais le plus dur, c'est le silence brutal qui suit. Il n'en est pas sûr, mais certaines doivent finir à la mer, dans des sacs lestés de pierres. Du moins, c'est ce qu'il a entendu dire. Il préfère ne pas y penser. Bloquer la gamberge est un travail de tous les instants. Sinon, il céderait à la panique et il ne veut pas leur donner ce plaisir.

Avec précaution, il s'étend sur sa paille. Le sang de ses plaies colle à la toile de jute qui la recouvre et il prélève un peu de l'eau tiédasse de l'écuelle pour tamponner les coupures les plus à vif. La cellule est étroite, il peut à peine se tenir debout et ses deux bras étendus touchent les murs de béton. Deux fois par semaine, il a droit à une promenade sur le sentier de la mer. Menottés, les prisonniers se suivent à la

queue leu leu comme des forçats du siècle passé. Yannis en profite pour faire le plein d'azur et de lumière, malgré la chaleur aride qui lui brûle le torse. Il respire l'air marin, cette odeur salée à laquelle se mêlent des effluves de myrte et de poussière. Cela lui procure une ivresse légère, même si le dos de la mer, sous le soleil dur, lui fait penser à une carapace de métal, dont le bleu sombre miroite de façon blessante. Les gardiens rigolent.

— Eh, connard, tu veux tes Ray Ban ?

Il se garde de broncher. Surtout, ne pas se faire remarquer. Rester neutre. Un corps blessé qui marche. Rien de plus. Les autres font pareil. Il en reconnaît certains. Le petit Yorgos, si radieux, qui paradait sur sa moto, autour de la place aux jasmins. Ils l'ont chopé lui-aussi. Étudiant, c'est suspect. Et puis sa gueule d'ange devait lui attirer la vindicte des lourds, des pas beaux ; leur premier acte, symbolique, a été de lui raser la tête. Envolées, les belles boucles qui encadraient le pur profil comme des grappes de raisin sombre... Yorgos, chauve et émacié, ressemble à un moineau plumé. Son regard n'exprime plus rien. Un vide noir. Stavros a dû se l'envoyer avant de le désosser proprement. Yorgos boîte bas. Il ne tiendra plus longtemps. Pauvre môme. Yannis parie que la prochaine fois, il ne sera plus dans la file et puis il arrête la spirale, de nouveau. Repos. Évoquer les camarades ne l'aide plus. Ou alors, infecte son cerveau comme un venin subtil. Les autres disparaissent. Moi, je survis. C'est le genre d'idée qui peut rendre fou, parce que, parfois, elle engendre un abject triomphe.

Convoquer les fantômes du passé aussi peut vous faire dérapier. Le sourire de sa mère. Le rire sonore de Kostas, le copain de toujours, le premier enrôlé, le premier disparu. Et le visage d'Eleni. Le corps d'Eleni. À ce stade, Yannis crispe les poings, les mâchoires, s'oblige à une inspiration lente. Ne pas craquer. Ne rien imaginer. Elle n'est pas sur l'île, c'est déjà ça. Les militaires se seraient fait un plaisir de la traîner devant lui pour mieux la torturer sous ses yeux. Alexis l'avait prévenu qu'ils aimaient ce genre de raffinement. Et Eleni était si audacieuse, parfois. C'est elle qui l'avait initié au Mouvement. Qui lui avait parlé des tracts et des réunions. De leurs règles. Il n'avait rien livré. Pour combien de temps encore ? Eleni, il en était sûr, avait pu s'échapper. Il la connaissait. Elle était pleine de ressources. Et elle connaissait les deux mondes, c'est cela qui faisait sa force. Yannis l'avait sans doute séduite par sa rusticité, mais il ne lui en voulait pas. C'était déjà un tel miracle qu'une fille comme Eleni s'intéresse à lui. Une fille dont la peau sentait la fleur d'oranger et prenait si délicatement le soleil qu'elle s'ambrait à peine, et c'était troublant, cette pâleur dorée sous le voile noir des cheveux...

Yannis ferme les yeux. De toute façon, il fait sombre dans la cellule. Ils ont renoncé à allumer en permanence l'ampoule électrique. Trop de coupures de courant, et du courant, il en faut pour la suite des réjouissances, même si les bonnes vieilles méthodes font leur preuve, sur l'île. En se concentrant, il peut entendre le battement des vagues sur les rochers, et le souffle du meltemi. Il y a aussi une fente étroite dans le mur, tout en haut. C'est par elle qu'il suit les

variations de la journée. Le rose doux de l'aube précède le bleu impitoyable de midi, puis une brève lueur orangée, qu'il redoute, parce qu'après, c'est le noir complet. Et l'angoisse. Et les cris. Et la peur du bruit ferrailant d'une clé dans la serrure énorme. Pas toutes les nuits, heureusement.

Les gardiens ont renoncé à la corvée des pierres. Yannis les soupçonne de trop s'emmerder à les surveiller, sous ce soleil de plomb qui les accable, eux aussi, malgré l'eau qu'ils boivent à profusion au nez et à la barbe des prisonniers qui meurent de soif, arrimés à leur pioche. Maigre plaisir, trop cher payé. Les gardiens se contentent à présent de les faire marcher au pas militaire, pieds nus dans la caillasse. C'est bien assez. Et Yannis se surprend à espérer ces instants de souffrance. Pour l'odeur du sel. Les gifles du vent. La brûlure du ciel. Tout plutôt que le trou abject où ils l'ont fourré. La paillasse. Les scorpions, parfois. Le seau infect. Et cette fente de lumière, comme seul repère. Il ouvre les yeux, et la fixe tout de suite. Un rectangle pur, couleur lavande. Bizarrement, une impression de plénitude l'envahit. C'est presque choquant de sentir ses muscles tétanisés se relâcher, la douleur des coups s'estomper, le bleu de cette meurtrière – la bien nommée – délayer sa révolte... Mais c'est bon.

Il ne l'a pas aperçue tout de suite. Il a dû s'assoupir, sans s'en apercevoir. Mais elle semble se balancer, aérienne, dans le vide. Pas très grande, peut-être venimeuse, mais il n'en est pas sûr, et à ce stade, il s'en fout. Autant il redoute les scorpions, autant les araignées lui sont familières, et pour

tout dire, sympathiques. Eleni partageait cette particularité avec lui. Loin de hurler, comme toutes les femmes, lorsqu'elle en découvrait une, courant le long d'un mur ou agrippée à un rideau, elle l'observait au contraire avec une attention presque tendre, fascinée par l'architecture complexe de sa toile, l'entrelacs fragile et solide de ses fils, et surtout, ce matin-là, par les diamants de rosée qui s'y accrochaient... Les deux amants s'étaient assoupis sous un olivier qui avait abrité leur première étreinte... Eleni s'était ébrouée, puis avait frissonné avant de se serrer, nue, contre lui :

— Tu te rends compte ? C'est la première fois que je m'endors à la belle étoile ! Et que je sens l'aube sur ma peau... Oh, regarde !

Elle désignait, de son bras tendu, l'araignée qui oscillait au centre de sa toile, tramée entre deux feuilles argentées.

— Regarde le boulot qu'elle a abattu, pendant qu'on dormait... Industrielle petite bête, je t'aime, tu nous protèges... je le sais !

Et elle avait soufflé un baiser, du bout des doigts, vers la bestiole. Yannis avait ri, il s'en souvenait. Il avait posé ses lèvres dans la chevelure noire d'Eleni, qui sentait à présent la mousse et la rosée du matin. C'était un moment merveilleux. Au moins, cela, on ne pouvait le lui arracher.

L'araignée, bien sûr, ne naît pas de l'espace. À bien l'observer, elle est suspendue à un fil quasi-invisible, qui la relie à une toile en spirale, qu'elle a dû tisser pendant la nuit à l'angle de la lucarne. Un restant de lumière fait briller les

rayons de soie. C'est un travail d'une étonnante délicatesse, et l'animal, qui remonte avec lenteur, semble prendre son temps et observer à son tour le prisonnier. Yannis regarde le tremblement de ses huit pattes précises, graphiques comme des traits de pinceau. Il se sent étrangement ému. L'araignée est plutôt petite, mais son abdomen est d'un noir intense velouté, alors que les autres espèces qu'il a pu observer sur l'île sont rougeâtres, et, comment dire, sans grâce.

Il repense bien sûr à ce matin d'été, sous l'olivier, dans les bras d'Eleni. Le ballet gracile de l'insecte au-dessus de leur tête, le rire d'Eleni :

— Ma parole, c'est une voyeuse !

Est-ce que les araignées voient ? Question stupide. Bien sûr. Elles ont même plusieurs paires d'yeux, lui avait affirmé Eleni d'un petit ton pédant, qui l'avait beaucoup amusé. Et ce ne sont pas des insectes, mais de vrais prédateurs, des arthropodes... Bravo, il était heureux de l'apprendre. Et d'où te vient cette science des araignées, mon amour ?

— Ah, mystère... Eleni avait souri avant de l'envelopper dans sa chevelure. Il adorait ça.

— Te voilà prisonnier de ma toile, ô mortel ! ...

***Arachné** est une jeune Lydienne qui excelle dans l'art du tissage. Elle ose disputer à la déesse Athéna, ou Pallas, la palme de la meilleure tisserande. La déesse accepte le défi, mais elle vient déguisée en vieille femme et exhorte sa rivale*

à céder à la déesse et implorer son pardon. Courroucée, Arachné s'obstine et répète sa provocation. Pallas se montre alors sous son vrai jour. Le concours commence. L'ouvrage d'Arachné surpasse celui de Pallas au point que la déesse s'en empare et le déchire ; la déesse change sa rivale en araignée la condamnant à tisser éternellement sa toile.

Arachné et la littérature : Virgile (Géorgiques, Livre IV), Ovide (Métamorphoses, Livre VI), et Dante Alighieri (Divine Comédie, Le Purgatoire)

ŒDIPE

C'était comme un rideau sans fin, dense, fluide, trépidant, qui brouillait les contours des choses sans les effacer vraiment. Olivier avait l'impression qu'il pleuvait depuis des siècles, que le soleil était mort, étouffé par la couche des nuages inamovibles, que rien ne bougerait plus, à part ce filtre d'eau continu, animé d'une imperceptible vibration. L'été était mort-né. On vidangeait le ciel, et ça durait, bon dieu, ça durait...

Il décolla son front de la vitre avec un soupir. Se lamenter sur le temps pourri était devenu un sport national et il n'avait pas envie de se mêler au chœur des pleureuses. N'empêche...

Il était cloué dans cette baraque, perdue en rase campagne, et il aurait pu maudire son choix. Un choix de lettré rêveur et rousseauiste, qui n'y entendait rien aux choses de la terre et se retrouvait, rongé par son frein, à regarder l'averse battre les feuilles en espérant qu'il se passe quelque chose. Et il ne se passait rien. Sa voiture, en panne, attendait au garage qu'il ait l'énergie de parcourir 10 kilomètres à pied pour venir la récupérer. Pourtant, il avait loué la maison avec la pensée que les bois environnants allaient l'inciter à la marche, aux promenades créatives, il se voyait parcourant les allées forestières, faisant siffler peut-être une badine sur le cuir de ses bottes et rappelant d'un claquement de langue un épagneul bondissant. Mais rien de tout cela ne s'était produit. Il n'avait même pas acheté de chien. Et dans la solitude de son bureau, face à la cheminée de pierre qu'il s'efforçait d'animer au moyen de quelques bûches collectées sans enthousiasme, il s'ennuyait et ne

produisait rien. Or la revue Nouvelles du Monde attendait qu'il ponde son billet d'humeur hebdomadaire. Le rédacteur en chef lui avait déjà envoyé deux mails, le premier alarmé, le second, vaguement menaçant. Le problème était que depuis une semaine au moins (mais cela remontait sans doute à beaucoup plus loin), Olivier se moquait des nouvelles du monde et des scandales qui agitaient quotidiennement la planète. Il en avait pris conscience avec lenteur, en regardant la pluie qui tombait sans discontinuer devant ses fenêtres. Il se fichait de tout, du journal, de ses amis qui avaient renoncé à le harceler sur son portable, et de cette maison dérivant comme une barque démâtée dans une campagne à laquelle il ne trouvait plus aucun charme. Quant à la famille... Dans ces cas-là, ne pas avoir de parents qui vous importunent, même avec sollicitude, pouvait passer pour une bénédiction.

Cet état s'apparentait à une sorte de dépression, mais il n'en était pas sûr. Il ne ressentait aucune tristesse particulière. Juste de l'agacement, sans motivation. Il pensa à sa rupture avec Sharon, la journaliste américaine. Elle datait de quelques mois déjà. Mais pouvait-on parler de rupture à propos d'une liaison qui se déroulait par à-coups, sans grande passion, et qui avait fini par s'effiloche dans les appels à longue distance ?... C'est à peine s'il se souvenait du visage de Sharon, de ses taches de rousseur qu'il avait trouvées excitantes, au début (elle en avait jusque sur les seins, comme une poudre de son). Et puis il n'avait jamais aimé sa voix nasillarde. Un canardeau. De toute façon, il

n'était plus certain de savoir aimer depuis... mais il détestait ce genre de gamberge, en général.

Son malaise était profond mais diffus. Il avait l'âme grise comme le temps mais cela ne provoquait en lui aucun remous. Il se sentait juste inerte, privé d'énergie. Privé aussi de cette adrénaline qui le faisait carburer jadis. S'il était viré – et cela n'allait sans doute pas tarder, les patrons de Nouvelles du Monde n'ayant pas une réputation de philanthropes – il accepterait le verdict sans révolte. Son avenir ne l'intéressait plus. Et il était fichtrement incapable d'en connaître la raison. En fait, la seule chose qui le fascinait pour le moment était la contemplation, maussade et paisible, de l'écran d'eau devenu familier. Il regrettait aussi, un peu, le chien qu'il aurait dû acheter. Il le voyait gambader, belle flamme rousse, dans la grisaille de son quotidien. Ils vieilliraient tous les deux ensemble, sans heurts, dans une connivence apaisée. Il n'avait jamais souhaité vieillir avec une femme. Il n'aurait pas supporté, lui semblait-il, le spectacle de leur dégradation réciproque. Mais un chien, pourquoi pas ?

Il aurait pu envisager de s'enrouler dans un anorak et de crapahuter dans la boue pour aller rechercher cette foutue bagnole. Mais il savait qu'il n'en ferait rien.

Il se détourna de la fenêtre avec effort. Vacant. Comme s'il attendait d'être rempli, une outre vide qui pressent le vin... C'était bizarre comme sensation.

Lorsque le carillon de la sonnette retentit, il songea : « Enfin ! »...et tout de suite après s'étonna de ce réflexe d'empathie, peu en accord avec ses pensées précédentes. Il

ne souhaitait personne. Pourtant, il se dirigea avec empressement vers la porte d'entrée.

Il y avait un homme sur le seuil. Un homme aux cheveux blancs, mouillés, qui tenait à deux mains un parapluie qui oscillait sous les rafales. Une sorte de naufragé mais dont l'allure et le regard excluaient toute hypothèse de mendicité. Olivier le regarda avec incompréhension avant de s'écarter, par réflexe, pour le laisser prendre pied dans le hall.

— Vous êtes bien Monsieur Blind ?

L'inconnu s'exprimait d'une voix lente, avec un accent un peu rude mais pas réellement étranger. Il semblait ennuyé par son parapluie, qui pendait entre ses mains comme une dépouille d'animal, une espèce de chauve-souris noirâtre et effrangée. Une flaque se formait sur le carrelage. Machinalement, Olivier s'empara de la chose qu'il jeta sans trop de ménagement dans le cache-pot vide qui flanquait l'entrée. Le vieillard porta les mains à son col et demanda, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde :

— Je peux... ?

Sans attendre la réponse, il se débarrassa de son trench ruisselant et le tendit à Olivier qui se sentit soudain au bord de la colère. Un représentant de commerce particulièrement culotté – mais que pouvait-on bien vendre à l'heure d'Internet – et voilà qu'il s'était laissé piéger comme un bleu. L'autre attendait, et ses yeux étonnamment pâles, presque atones, n'exprimaient rien. La colère de Blind se mua en malaise. Il se vit, comme dédoublé, suspendre l'imperméable à la patère et s'effacer devant la porte du salon :

— Si vous voulez entrer...

L'intrus – car c'en était un, à n'en pas douter – hocha la tête et pénétra dans la pièce sans faire de manière. Il était très grand mais se tenait voûté, à cause de l'âge sans doute, même si Olivier n'était plus certain qu'il fût si vieux. Son profil se découpait avec autorité devant les flammes de la cheminée et cela le rendait presque inquiétant. Il s'assit dans le fauteuil près de l'âtre, et Blind prit place en face de lui, sidéré par sa propre docilité.

L'étranger contemplant les bûches qui se consumaient en se frottant les mains. Cela faisait un petit bruit sec de feuilles froissées. Il portait, à la main gauche, un anneau d'or qui brillait par intermittence. Marié, ou veuf, se dit Blind, sans pouvoir bien justifier cette impression. Mais il fallait en finir avec cette rencontre absurde, alors il se racla la gorge :

— Puis-je savoir ce que vous me voulez ?

Le type se renversa dans le fauteuil et regarda son hôte avec intensité. Son visage, quoique raviné, était beau selon des critères complexes qu'il eût fallu préciser, mais qui échappaient à Blind – secoué par une transe brutale. Ce visage, il le reconnaissait. C'était comme une réminiscence furtive, une de celles qui vous empoigne parfois lors de la traversée d'un lieu inconnu qui se met, soudain, à rayonner de sens, vous obligeant à l'arrêt : bon sang, je connais cet endroit, j'y suis déjà venu, j'ai vécu quelque chose, là... et puis non, c'est absurde ! Et la fulgurance s'éteint... L'autre esquissa un sourire et l'impression de déjà vu se dissipa, mais pas complètement.

— Je voudrais vous parler de Jo.

— Ah...

Olivier se renversa à son tour dans son fauteuil, comme s'il avait été frappé. Et c'était bien le cas, d'une certaine manière. Il devint très pâle.

La voix poursuivit, avec son léger accent rocailleux, que Blind croyait avoir entendue, elle aussi, il y a des siècles...

— Est-ce que vous vous souvenez d'elle – de Jo ?

Olivier ferma les yeux pour empêcher l'humiliation des larmes. Qu'est-ce que ce salaud osait ? Mais le mal était fait. Le visage, le corps de Jo était en train d'envahir son écran mental. Tant d'années à avoir lutté pour l'effacer et voilà qu'elle revenait, il entendait son rire, sentait son parfum, sa voix le caressait de nouveau : « Mon amour, si jeune, trop jeune, qui m'oubliera si vite... » – et il s'entendait répondre d'une voix qui défaillait : « Jamais Jo, je te promets ! »

Et c'était vrai. Comment oublier Jo, ses seins mûrs qu'il empaumait avec une extase de néophyte, l'odeur de pêche que dégageait sa chair après l'amour, et ce regard voilé de cils si longs, qu'il effleurait de la langue : « J'aime tes yeux, Jo... » Elle s'en amusait, lui léchant à son tour les paupières, et il adorait cet aveuglement humide, il bandait : « Toi aussi tu as de longs cils, mon petit Olivier, une vraie poupée, on a les mêmes, c'est amusant »...

L'homme, en face, regardait Blind, comme s'il jugeait l'effet de ses paroles. Il devait être servi. Olivier, blême, incrédule, se tassait dans son fauteuil comme un enfant battu. Il parvint quand même à balbutier :

— Comment connaissez-vous Jo ? ...

Œdipe est le fils de Laïos, roi de Thèbes et de Jocaste. L'oracle de Delphes ayant prédit qu'il tuerait son père et épouserait sa mère, le nouveau-né est abandonné. Recueilli par un berger, il est adopté par le roi et la reine de Corinthe. Adulte, l'oracle confirme sa funeste prédiction. Pour y échapper, il fuit Corinthe... vers Thèbes. En chemin, il se querelle avec un voyageur et le tue : c'est Laïos son père. Arrivé à Thèbes, il vainc le Sphinx. Reconnaisants, les Thébains le proclament roi, il épouse Jocaste, sa mère. L'oracle est accompli. Des années après, Thèbes est ravagée par la peste, Œdipe fait rechercher l'assassin de Laïos sur les conseils de l'oracle. Lorsque la vérité de ses crimes est révélée, Jocaste se pend et Œdipe se crève les yeux.

Œdipe et la littérature : Homère (Odyssée, Chant XI), Eschyle (les Sept contre Thèbes), Sophocle (Œdipe roi), Corneille (Œdipe), Voltaire (Œdipe), Gide (Œdipe), Cocteau (La Machine infernale), Anouilh (Antigone)

PANDORA

Elle savait qu'elle n'aurait pas dû accepter. Qu'il y avait un piège. Sa mère n'arrêtait pas de le lui répéter : « T'es belle, ma Dora, mais t'es pas bien maligne, on peut pas tout avoir, hein ! »

Et pour une fois elle l'avait cru. Qu'elle pouvait tout avoir. Le beurre, l'argent du beurre, et le cul du crémier, qui la snobait d'habitude mais qui s'était mis soudain à la guigner avec des yeux de chien en chasse. Le fils Promais. Rien que ça. Les frères Promais, on les connaissait dans la région. « Des bourges... » – disait sa mère, avec une moue de dégoût ou d'envie. Et encore : « C'est pas pour toi, ce gibier-là, ma fille... Et c'est tant mieux. Des petits cons, que je te dis... »...

N'empêche, les fils Promais, des filatures Promais – une entreprise qui se maintenait, malgré la conjoncture – ça voulait dire quelque chose, dans la région. De l'emploi, d'abord. Et une certaine tradition, venue du Nord...

Bien sûr, les héritiers n'y étaient pas pour grand-chose... Des gamins, mal embouchés, avec des fringues de marque et des voitures voyantes, toujours à faire la fête et à draguer les filles. D'habitude, ils pêchaient dans leur classe sociale. Mais cette fois-ci, bingo ! C'est Dora qu'ils avaient repérée... Hugues Promais, le cadet, avait le premier franchi la porte de la boutique où elle officiait, et avait contemplé la jeune fille, agenouillée sur la moquette, les boîtes à chaussures l'entourant comme autant de petits vaisseaux prenant le large, le front luisant à cause de la chaleur et des galopades dans l'escalier à spirale, que les clientes l'obligeaient à réitérer vingt ou trente fois par jour... Il s'était

assis et avait commandé une paire de chaussures italiennes, des mocassins, les plus chers évidemment, que Dora lui avait présentés comme une offrande, ployée dans l'odeur enivrante du cuir neuf. Il avait longuement regardé, sans vergogne, la jeune femme, qui avait rougi. Elle était belle, Dora, avec sa longue chevelure rousse qui brillait sous les spots comme une nappe de feu et son petit visage pointu à la bouche tendre : une promesse, une tentation... Elle levait sur Hugues un regard de source, et ses jeunes seins pointaient, émouvants sous la blouse...

Il avait acheté les souliers. Et Dora, en quelque sorte.

Pendant quelques semaines, ça avait été la fête. Les frères se la partageaient, sans jalousie. Ils l'avaient même présentée au père, un peu comme on exhibe un trophée d'athlétisme.

— Regarde la belle petite rouquine ! — et Papa avait approuvé, avec un peu de dédain. Oui, jolie, certes, mais sans race, sans pédigrée, fallait quand même se méfier, mais bon, tant qu'on jouait, pourquoi pas ?

Dora, elle y croyait. Les frères étaient gentils. Ils lui offraient des petites robes de soie, des sacs griffés, des balades en bagnole. Ils lui apprenaient à bien se servir de tous les couverts, au restaurant. Et pas le Flunch du coin, un vrai restau avec des nappes blanches, des orchidées fraîches et du vin en carafe (elle préférait quand même le coca, mais n'osait pas le dire)...

La belle vie, quoi... Même que c'était dur, en fin de semaine, de regagner la maison familiale, où la TV braillait en permanence et où ses frères ricanait en laissant traîner

leurs sales pattes sur ses bas neufs : « Dis-donc, tu te la joues, ma salope ! »

Sous sa couette d'enfant ornée d'animaux Walt Disney délavés, elle repensait à ses incursions dans la chambre des Promais, les courtepointes de satin, les meubles design... Ça lui manquait très vite, le luxe... La salle de bains surtout, immense, avec une baignoire-piscine du genre lagon et un miroir de star, clignotant comme un stade...

Les Promais parlaient librement devant elle. Ils la croyaient – et cela l'amusait – aussi dépourvue de pensée qu'un herbivore. Un bibelot roux et clinquant dont ils usaient avec appétit, car sa beauté semblait inépuisable, un cadeau des dieux. On pouvait la fouiller, la renverser, la mordre, elle retrouvait sa forme initiale, élastique et blanche, rien ne marquait sa chair prolétaire...

Parfois, elle ne pouvait s'en empêcher, elle épiait les conversations... Ils la croyaient tous tellement gourde... Elle avait ainsi appris que le père Promais avait une maîtresse, une certaine Sybille à qui il téléphonait sans arrêt... Qu'il avait un associé qui avait puisé dans la caisse des ouvriers : on voulait étouffer l'affaire, il y avait un avocat dans le coup, il ne fallait pas alerter le syndicat... Et puis ces histoires d'actions échangées trop vite, la mère Promais en avait parlé à l'avocat en question, avec qui elle couchait, Dora les avait surpris un soir d'insomnie, pendant que les frères cuvaient... On appelait ça un délit d'initiés. Dora était au courant, elle avait déjà eu un amant banquier – trop tôt muté – mais cela, tous l'ignoraient. Elle s'amusait de passer pour une oie. Et puis ça valait mieux pour ses abattis, aurait dit sa mère. Car,

elle engrangeait Dora. Elle glanait çà et là des informations, l'adresse du dealer d'Hugues, celle de l'amant secret de Brice, l'aîné, qui voulait tellement cacher son homosexualité qu'il la baisait comme on lamine, rageusement, avec dégoût, il croyait, le pauvre, qu'il faisait illusion... Mais rien n'échappait à Dora. De son enfance brutalisée, elle avait gardé le goût des cachettes, des boîtes à secrets, comme elle disait, en glissant son journal cadennassé dans une boîte à chaussures qu'elle dissimulait dans sa chambre, sous une lame du plancher. On ne sait jamais. Quand ça la prenait, elle glissait une information, mine de rien, ajoutait un document volé, un bordereau, une remarque de sa grosse écriture naïve écrasée de la pointe d'un stylo rose Hello Kitty. Il y avait sûrement des fautes, l'orthographe n'était pas son fort, elle avait quitté l'école à 16 ans. Pour sûr, les lettres de Sybille, l'épouse du maire, à son amant Justin Promais, étaient d'une syntaxe plus noble, d'un vocabulaire plus recherché, et d'un raffinement dans l'ordure qui surprenait la petite, pourtant aguerrie... Ces deux-là, vraiment, il n'y avait qu'avec Brutus, le labrador noir, qu'ils n'avaient rien essayé... Et Justin Promais était tellement négligent, ou arrogant, qu'il ne prenait même pas la peine de cacher les notes de Champagne ou les invitations du club échangiste qu'il fréquentait assidûment avec la belle. En fouillant dans le sac de l'épouse Promais, Dora avait même retrouvé des photos cochonnes du couple adultérin, et du coup en avait conçu un certain respect pour la légitime... Elle comptait peut-être se servir des photos pour faire cracher une pension alimentaire du feu de dieu au brave Justin. On n'est jamais à

l'abri d'un divorce et son avocat d'amant devait la conseiller. Dora n'osait imaginer la tête de la donzelle en retrouvant son sac vide... On était loin de la soupçonner. La jolie Dora, si candide, le petit feu follet de la maison, un éclair roux et frôleur qui se déployait parfois, quand on ne l'attendait pas, et dont le charme fascinait sans inquiéter... Dora, à portée de mains, à portée de lèvres...

— Profite, ma fille, profite, ça va pas durer! — prophétisait la mère, mi jalouse, mi admirative — en retournant de sa main crevassée les robes et les vestes qui s'amoncelaient sur le lit de sa fille, pour en lorgner les étiquettes. Les marques de couture française ou italienne, ça ne lui disait rien, elle ne faisait confiance qu'à des logos sportifs de survêt. Mais bon, travaillant dans une filature, elle flairait le beau tissu, la bonne coupe... « Tu te ferais pas épouser, des fois ? ». « Et pourquoi pas ? » se disait Dora. Les histoires de Cendrillon à deux balles, ça couraient les feuilletons télé, et Hugues avait l'air bien accroché...

***Pandore** est la première femme et l'instrument d'un châtiment : contre Prométhée, dieu bienfaiteur qui a ravi le feu au Soleil pour le donner aux hommes ; contre ces derniers. Zeus ordonne à Héphaïstos de forger une femme douée de toutes les perfections. Les dieux la parent de tous les dons : beauté, habileté manuelle etc. Hermès lui donne la ruse et l'art de tromper. Zeus lui remet une boîte bien close et lui ordonne de la porter à Prométhée, qui, méfiant, ne*

reçoit ni la dame, ni la boîte et recommande à son frère Épiméthée de faire de même. Las ! Séduit par la belle, ce dernier l'épouse. Dévorée de curiosité, Pandore ouvre la boîte fatale dont s'échappent tous les maux et les crimes. Quand Épiméthée la referme, seule l'Espérance, plus lente à s'envoler, demeure dans la boîte hermétiquement close.

Pandore et la littérature : Hésiode (les Travaux et les Jours)

Pour connaître la suite de ces 3 nouvelles et découvrir les 7 autres, revenez vite sur la fiche de l'œuvre sur UPublisher.com, ajoutez-la à votre panier et achetez cet ebook...

Frédérique Vervoort vous remercie de votre intérêt et vous souhaite une bonne lecture.



N° ISBN: 978-2-7599-0186-9

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com